

croyait à Dieu : la preuve c'est ce cri de son impiété : "Ecrasons l'infâme!" c'est-à-dire Jésus-Christ, fils de Dieu. Il faut être systématiquement aveugle pour nier l'existence de Dieu : le bon sens le plus élémentaire démontre à l'homme son Créateur, de même que la plus humble mesure démontre le maçon qui l'a faite. Tout le monde connaît ces deux vers de Voltaire :

Croyez-moi, plus j'y pense et moins je puis songer
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.

C'est donc décerner un faible titre d'honneur à Victor Hugo en disant qu'il croit à Dieu, et, de la mention de la divinité dans ses œuvres, ne découle pas nécessairement la preuve qu'elles ne sont pas impies. Hugo était déiste, mais était-il croyant? Examinons : Quand il fait entendre ses premiers chants dans le livre des "Odes", il adorait comme il le dit lui-même, les "dieux de sa mère" de sa mère qui, à quinze ans, était, dit-il, une brigande comme mesdames Bonchamps et la Rochejaquelin : c'est dire que l'inspiration religieuse animait alors ses écrits. Mais déjà, dans ses jeunes essais, on reconnaît une imagination impatiente d'une sphère nouvelle. Bientôt, il suivit le tourbillon des hommes et des choses. Dès lors, ses inspirations reflètent notre époque avec l'indécision de ses doctrines, la mobilité et l'indifférence de ses croyances, son équivoque moralité, son dédain pour le passé, l'inconséquente ardeur de ses désirs, ses téméraires innovations, ses caprices bizarres et ses rêves parfois sublimes. En un mot, il devient complètement fils de son siècle, et alors le scepticisme envahit fatalement ses œuvres. Les "Feuilles d'automne", qui, au jugement de tous, sont le plus beau et le plus touchant recueil lyrique d'Hugo, donnent le signal de ce scepticisme. Écoutons Sainte-Beuve, le critique le plus éminent de ce siècle, fils de son siècle, lui-même, et dont par conséquent, le jugement n'est pas suspect : "L'échelle lumineuse qu'avait rêvée dans sa jeunesse le fils du patriarche et que le Christ médiateur a réalisée sur la croix, n'existe plus pour le poète ; je ne sais quel souffle funèbre l'a renversée. Il est donc à errer dans ce monde, à interroger les vents, les étoiles, à se pencher du haut des cimes, à redemander le mot de la Création, au mugissement des grands fleuves ou des forêts échevelées ; il croit la nature meilleure pour cela que l'homme ; il trouve au monstrueux Océan, une harmonie qui lui semble comme une lyre auprès de la voix des générations vivantes. L'Océan n'a-t-il donc, ô poète, que des